



Pratiques de l'écrit en maternelle
Ss la dir. de Dominique de Peslouan
 Ed. E.S.F. - Coll. : Pratiques et
 enjeux pédagogiques. 2001, 126 p.,
 13,42 euros (88F)

Une cinquantaine d'enseignants coordonnés par Dominique de Peslouan ont fait paraître aux éditions ESF dans la collection *Pratiques et enjeux pédagogiques* un ouvrage pour communiquer la démarche et les résultats d'une recherche-action portant sur les *Pratiques de l'écrit en maternelle*.

Cette publication est intéressante en ce qu'elle témoigne d'un redéploiement de la recherche pédagogique sans lequel il ne saurait y avoir de science de l'éducation, recherche qui nourrit ses hypothèses dans l'empoignade contrôlée entre la résistance de la réalité et la conscience que les limitations des apprentissages pour tous les enfants sont à chercher d'abord dans la complicité entre un projet de société et une résignation de l'ambition éducative. Il est certain que cette empoignade bouscule en retour les habitudes institutionnelles des lieux de légitimation du savoir, ce qu'évoque la conclusion de la préface louangeuse de Jacques Fijalkow : « *Si de telles recherches reposent donc sur une méthode convaincante et conduisent à des retombées séduisantes, il reste à souhaiter que vienne un quatrième temps, celui où elles pourront être conduites en relation avec des équipes universitaires, ce qui devrait permettre d'affiner leur analyse théorique et le traitement des données recueillies, et par suite d'établir sur des bases encore plus solides la validité et les limites des conclusions proposées.* » Il semblerait, puisque ce travail est coordonné par un maître de conférences d'un IUFM, qu'il existe des équipes universitaires plus universitaires que d'autres. Qu'en est-il alors des enseignants « de base » (i.e. sur lesquels tout repose) qui n'ont que 5 années en moyenne d'études supérieures ? N'est-il pas temps que ces territoires se mettent en question et que, approfondissant en commun une nécessaire méthodologie expérimentale et statistique qui fait également défaut aux recherches réputées scientifiques,¹ ils admettent que les savoirs ne se légitiment pas par le lieu qui les produit ou la revue américaine qui les publie mais bien par leur capacité à effriter la « force des choses » ?

Précisément, cette publication y contribue en dévoilant les effets d'une action durable sur « *le rapport de l'enfant à l'environnement, ici l'environnement culturel et fictionnel de*

¹ Par exemple, se reporter, dans les n° 69 (mars 2000) et 70 (juin 2000) des Actes de Lecture à l'article de Gary A. Troia analysant la méthodologie expérimentale des recherches sur la conscience phonologique.

l'écrit » et sur le rôle de l'école maternelle dans l'évolution d'un processus symbolique engagé dès les premiers jours de la vie. Comment l'enfant, avec les « signes » proposés par les adultes, construit-il des liens entre le passé, le présent et le futur, comment construit-il du langage et comment se construit-il des rapports identitaires (et pas seulement fonctionnels) au savoir ? Le pouvoir lire et écrire peut ainsi être décliné sur quatre modes :

- pouvoir de séparation du milieu maternel vers le milieu scolaire et élaboration de cette séparation (le langage oral et écrit, Cf. Winnicott, serait d'abord objet transitionnel, objet substitutif)
- pouvoir de distanciation par rapport aux peurs et aux angoisses, facilitant ainsi le processus de sécurisation et la fonction de réassurance
- pouvoir de communication qui ne relève pas d'abord de la nécessité mais du principe de plaisir : la communication n'est pas tournée fondamentalement vers l'autre mais vers soi, vers l'expression de soi, vers le contrôle progressif de ce qui fait impression en soi
- pouvoir de la trace, de l'inscription de soi-même, des autres et des événements dans une trame signifiante.

Le cheminement du pouvoir au vouloir et au savoir lire est accompagné ici par l'organisation suivie d'ateliers d'écriture de la petite section au cours préparatoire. C'est leur fonctionnement qui est décrit après une expérimentation de quatre ans et une évaluation longitudinale portant à terme sur 7 dimensions (narrative, stratégies de construction du sens de l'écrit, dénomination et fonctionnalité des écrits, localisation de passages dans l'écrit, écriture inventée, structuration de la chaîne écrite, textuelle et paratextuelle) contribuant à la construction de la « chaîne symbolique » et déterminantes pour le devenir :

- du plaisir de lire et écrire
- de la conduite de lecteur
- de la culture de l'écrit
- de la conceptualisation de l'écrit

Il n'est pas nécessaire de partager à l'identique la totalité des choix méthodologique, sociocognitif, constructiviste et socio-affectif que revendiquent les auteurs pour apprécier l'apport de leur travail qui propose des pistes afin de mettre en cohérence l'accompagnement des apprentissages linguistiques en maternelle, là où prédomine encore trop souvent la juxtaposition d'un travail sur l'oral et la sensibilisation à la littérature jeunesse sans que soit posée la question pratique de la rencontre du langage écrit.

Jean FOUCAMBERT



Écrire aux XVII^e et XVIII^e siècles. Genèse de textes littéraires et philosophiques

Ss la dir. de Jean Louis Lebrave et Almuth Grésillon

CNRS Editions. Coll. Textes et manuscrits, 2001 - 240 p. - 27,44 euros (180F)

Les méthodes et les concepts des généticiens élaborés à partir des nombreux fonds manuscrits des XIX^e et XX^e siècles sont-ils transférables à des œuvres antérieures ?

Ce volume explore quelques cas singuliers d'auteurs des XVII^e et XVIII^e siècles avec quelques incertitudes et difficultés. Si certains dossiers manuscrits apparaissent familiers au généticien, des éléments hétérogènes viennent troubler la netteté d'une première image nous dit A. Grésillon qui, avec Jean-Louis Lebrave, a dirigé et introduit ce volume.

Le XVII^e siècle nous a laissé très peu de manuscrits et ceux qui sont arrivés jusqu'à nous ne sont pas à proprement parler ce que nous entendons aujourd'hui par manuscrits. Ils n'étaient pas destinés à être imprimés mais à circuler. Ils ne sont pas signés et leur processus d'élaboration reste très flou, leur texte est réécrit au gré de sa circulation par les lecteurs, les copistes, l'auteur. Ils sont souvent le fruit d'un travail collectif dans lequel la notion d'achèvement ne semble pas exister. Leur fonctionnement est très proche de l'oralité, surtout quand leur contenu est susceptible de rencontrer les foudres de la censure. Par sa circulation restreinte, le manuscrit assure, comme la conversation, la cohésion et la complicité de petits cercles fermés. On sait à quel point « *les gens de cour méprisent ceux qui se mêlent d'écrire et louent la parole fluide bien davantage que la froideur avec laquelle se compose une pièce dans le cabinet* ».

En outre, au siècle de Boileau, il faut d'abord travailler à bien penser, la place de l'écriture n'est que dans la transcription ou la décoration, geste esthétique plus que créateur.

Bien des obstacles sur le chemin de V. Maigne dont l'étude prend appui sur un manuscrit de Tallemant des Réaux, manuscrit 673 de La Rochelle, une rareté puisqu'il est presque totalement de la main de son auteur, mais qui reste une œuvre ouverte tant au plan de ses variantes que de son organisation : il présente ses ratures, ses strates d'élaboration, les commentaires critiques de l'auteur sur les œuvres de ses contemporains qu'il rapporte dans un portefeuille aux feuillets détachables assortis de nombreux renvois invitant le lecteur à des parcours non linéaires du texte. On imagine le casse tête des éditeurs.

Au XVIII^e, le manuscrit n'est pas une denrée rare, il circule autant que l'imprimé, sous une forme plus ou moins

clandestine comme bon nombre d'écrits philosophiques qui ont servi d'appui à l'élaboration des idées des Lumières. L'atelier des copistes voisine avec celui des typographes et c'est l'impression du livre qui donne lieu à la réécriture.

Les études présentées concernent Diderot, Montesquieu, Sade, Rousseau, Klopstock et ses contemporains. Le cas Diderot semble difficile, un très grand nombre de ses écrits sont restés dans ses tiroirs pour un tas de raisons dont la moindre n'est sans doute pas qu'il était occupé à la tâche écrasante de l'Encyclopédie. Mais son obstination de l'écriture toujours ouverte « in progress » la rend justement propice à l'analyse de l'instabilité du corpus d'un écrivain.

Le long chapitre consacré à l'écriture de *l'Esprit des Lois* de Montesquieu révèle entre autres l'énorme travail sur le langage nécessaire à l'élaboration conceptuelle. Chez Sade, les transformations du manuscrit des *Crimes de l'amour* témoignent à la fois du souci de ne pas perdre la vue d'ensemble au fil des corrections et de construire son mythe de l'écrivain qui souffre jusque dans sa création.

Le cas de Rousseau présenté par Nathalie Ferrand témoigne du lien puissant entre l'écrivain et son œuvre. Rousseau est son propre copiste, il fait circuler lui-même ses œuvres, qu'il ne peut s'empêcher de modifier, restant ainsi présent dans une forme de communication intime, ce que ne permet pas le livre imprimé définitivement clos. Il s'affirme comme auteur en accompagnant l'édition de *La Nouvelle Héloïse* de ses propres manuscrits et fait un sort au mythe du manuscrit trouvé qui avait étayé la fiction romanesque pendant tout le siècle.

Le chapitre le plus alléchant pour nous lecteurs de *Genèse* est sans doute celui que Klaus Hurlbusch consacre à Klopstock et ses contemporains allemands. On y découvre des écrivains très soucieux de la conservation de tous leurs écrits, certains avec un but pédagogique, d'autres comme Goethe un peu plus tard, conscients de ce que leurs essais abandonnés participaient de leur œuvre et de ses prolongements éventuels.

Les travaux des grands poètes et écrivains allemands du XVIII^e sont précurseurs dans la mesure où ils témoignent d'une esthétique de l'auteur. Curieusement, ils ont été quasiment oubliés par la critique : si on connaît encore Lessing pour son œuvre théâtrale, peu nombreux sont, même en Allemagne, ceux qui peuvent dire qui est Klopstock « *la plus brillante étoile de son temps* », auteur de *La Messiede*, le plus grand poème de la littérature allemande, considéré comme une sorte « d'épouvantail littéraire » même par les historiens de la littérature. Or ce que Hurlbusch découvre dans ses manuscrits, c'est ce que nous connaissons aujourd'hui sous le nom d'écriture à processus : pas de plan préétabli mais

une écriture fragmentée, qui se déroule sur une durée très longue, davantage préoccupée par sa dynamique et la place que le lecteur pourra y prendre que par son achèvement. On se trouve devant une véritable valorisation de l'écriture.

Ainsi que le regrettent J.L. Lebrave et A. Grésillon dans la préface, « *il n'existe pas à l'heure actuelle d'histoire globale des pratiques d'écriture* », mais les incursions proposées ici ont l'intérêt de présenter un moment charnière entre les anciennes pratiques et des préoccupations d'écriture curieusement très proches des modes de production familiers aux études génétiques.

Arlette LEROY



Les bibliothèques municipales et leurs publics.

Pratiques ordinaires de la culture.

A.M. Bertrand, M. Burgos, Cl. Poissonot, J.M. Privat.

B.P.I., Coll. Etudes et recherches.
2001. 286 p., 150F (22,87 euros).

En 1979, une étude consacrée à « l'expérience et l'image des bibliothèques municipales » auprès du grand public avait été réalisée à la demande de la Direction du Livre. 20 ans après, cet ouvrage propose une synthèse des résultats d'une enquête statistique, complétée et approfondie par une étude qualitative sur les pratiques, les attentes et les appréciations des Français vis-à-vis de ces équipements culturels.

En 20 ans, les efforts de la politique culturelle ont abouti au quasi triplement du parc des B.M.. Cette extension très importante s'est accompagnée d'une diversification de l'offre, d'une décentralisation et d'une modernisation notamment architecturale et informatique. Le passage de la bibliothèque à la médiathèque a eu pour effets principaux la transformation de son fonctionnement et des conditions de son accès, l'adoption de nouvelles fonctions comme le soutien scolaire et la participation à la formation, etc.. Si l'on ajoute que de 1980 à 2000, la population française a augmenté, que

le niveau scolaire s'est élevé, que la fréquentation des catégories sociales les plus investies dans la vie culturelle s'est intensifiée, on a l'explication du passage pour les bibliothèques, selon le titre donné à sa préface par Jean François Hersent. « *de la marginalité à l'institutionnalisation culturelle* ». Tous ces changements du paysage de la lecture publique rendaient nécessaire l'enquête comparative dont ce livre rend compte.

Destiné aux professionnels du livre, aux bibliothécaires et à tous ceux que la lecture et sa sociologie intéressent, ce type d'ouvrage est propice à la consultation plutôt qu'à une lecture continue, c'est une mine dans laquelle on trouve, au moment opportun, le renseignement souhaité ou la réponse à une interrogation. Il n'est donc pas possible ici de rendre compte de la somme d'informations rapportées dans des tableaux souvent comparatifs. De même, sera-t-il fait l'impasse sur la partie rendant compte des interviews et des enquêtes sur sites (9 médiathèques et bibliothèques), malgré son intérêt permanent.

Parmi les chiffres traduisant l'évolution de ces 20 dernières années, on relève que la fréquentation est passée de 2,6 millions à 6,6 millions et qu'au cours de l'année 1998 près d'un tiers des Français est entré au moins une fois dans une bibliothèque. Cet accroissement des publics et ce développement de la lecture publique laissent penser qu'il y a eu véritablement démocratisation. Or, les choses ne sont pas si simples et c'est bien là que réside tout l'intérêt de l'enquête quantitative (réalisée à partie d'un panel de la SOFRES dans lequel on a distingué fort utilement « usagers inscrits », « usagers non-inscrits » et « non-usagers » regroupés en deux échantillons interrogés par voie postale) mais surtout de l'étude qualitative résultant d'observations et d'entretiens semi-directifs d'« usagers non-inscrits ». Originalité de l'étude : on ne s'est pas limité à interroger sur les bibliothèques ceux qui en avaient une expérience effective et classique parce qu'inscrits et usagers.¹

Les sociologues de la lecture rappellent depuis longtemps qu'il ne faut pas confondre augmentation de la fréquentation et changement de public par l'arrivée de catégories socioculturelles jusqu'alors éloignées des équipements de lecture publique. De même signalent-ils que l'extension du nombre de lecteurs s'accompagne nécessairement d'un changement des pratiques de lecture. Or, si l'accroissement et la diversification de l'offre des médiathèques par rapport à celle des bibliothèques traditionnelles ont indéniablement provoqué une augmentation du nombre des usagers et une diversification correspondante de la demande, a-t-on affaire à un public différent ou à une intensification de la fréquentation

des mêmes catégories d'usagers attirées par de nouveaux services ? Y a-t-il eu, au total et grâce aux efforts entrepris, démocratisation ?

L'enquête semble montrer une « *étonnante stabilité socioculturelle des usagers* » des B.M.. Les résultats indiquent que les usagers sont plutôt des jeunes, des femmes, des diplômés, des catégories socioprofessionnelles moyennes et supérieures et des urbains. Ils ont des pratiques de lecture plus intensives que la moyenne des Français et un rapport plus étroit au livre qu'à tout autre écrit. La médiathèque reste pour eux le « monde du livre » plus que de la vidéo et du disque, elle fait partie de leurs quotidiens passé et présent et s'inscrit dans une pratique familiale. Ils possèdent personnellement plus de livres que la moyenne des Français, sont surtout lecteurs de romans contemporains, n'ont que très rarement besoin de renseignements ou de conseils de la part des bibliothécaires, ont des revenus comme la moyenne. Au total, pour ces usagers « *le lien avec le livre, la pratique de lecture ont quelque chose d'affectif, de secret, d'intime, qui fait que la relation à la bibliothèque ne peut être de simple utilité, même si elle n'est que cela pour certains* ».

Non moins intéressants sont les profils des non-usagers qui, rappelons-le, les bibliothèques étant fréquentées par environ 25% des Français, représentent 75% de la population ! Nous ne retiendrons ici que les 3 raisons principales de la non-fréquentation : « je préfère acheter et lire des livres à moi », « je lis trop peu pour que ça en vaille la peine » et « les heures d'ouverture ne me conviennent pas ». Les ex-usagers énoncent les mêmes raisons. Si le rapport à la lecture reste donc, comme 20 ans plus tôt, le facteur le plus explicatif de la non-fréquentation, il en est d'autres que les rapporteurs résumant de la façon suivante : « *La bibliothèque n'est pas réductible à une offre privée. [Elle] a le charme d'une offre abondante, de la convivialité, de la modernité, de la pérennité... elle a aussi les contraintes d'un établissement public qui gère des collections, des budgets, des adhérents, des locaux, des usages normés, un règlement, des tarifs.* » Et l'on ne saurait mieux traduire l'enseignement de cette enquête qu'en reprenant la conclusion sous forme de conseils aux bibliothèques qui en est faite par les auteurs : « *Cultiver son charme, atténuer ses contraintes* » pour répondre à « *cette attente contradictoire qui se traduit par une image positive mais une fréquentation stagnante.* »

Fréquentation stagnante... ou presque, malgré les indéniables efforts à l'échelon national et ministériel comme à celui

¹ D'après l'enquête de 1997 sur les pratiques culturelles des Français la fréquentation des bibliothèques ne peut se réduire à celle des inscrits puisque la proportion de non inscrits est passée de 6% (pour 17% d'inscrits) en 1987 à 10% (pour 23% d'inscrits) en 1997.

des professionnels au plus près du public... Efforts qui, pour la plupart, ont consisté à rapprocher de toutes les manières les livres des non-usagers, pour reprendre l'appellation des auteurs de cet ouvrage, et des non-lecteurs. Efforts nécessaires mais non suffisants tant « *il est illusoire de croire qu'un non-lecteur cesserait de l'être dès lors qu'il connaîtrait l'existence des écrits* »² et les moyens d'y accéder. C'est pourquoi nous n'avons cessé, à l'AFL, de définir ce que pourraient être de véritables politiques de lecture et d'en prôner, localement, leurs mises en œuvre. Les actions indissociables et conjuguées qui les constituent s'efforcent de rapprocher non pas les livres des non-lecteurs mais les non-lecteurs des livres. Bon nombre de bibliothécaires l'ont compris qui participent activement dans les villes-lecture et ailleurs aux efforts pour ouvrir au plus grand nombre l'exercice de l'écrit... et la fréquentation des bibliothèques.

M.V.

On pourrait composer un traité sur le style d'après les manuscrits des grands écrivains. Chaque rature suppose une foule d'idées qui inspirent souvent l'esprit à son insu, et il serait intéressant de les indiquer toutes et de les bien analyser.

Madame de Staël, *De la littérature*, 1800

² Jean Foucambert, *Sept propositions pour une politique globale de lecture*, A.L. n°8, déc. 84, p.92



La lecture de 8 à 11 ans
Observatoire National de la Lecture
Coll. « Les journées de l'Observatoire », janvier 2001

Le titre de la plaquette est sans équivoque : il dit en trois communications et autant de tables-rondes, comment doit être pensée « la lecture de 8 à 11 ans ». En fait, la journée est dédiée à fixer un corps de doctrine qu'on peut résumer ainsi. : passée la phase d'apprentissage proprement dite, le cycle 3 doit poursuivre la tâche commencée pour :

- promouvoir « *une lecture autonome en mettant l'accent sur la compréhension* » (Fayol)
- s'appuyer sur les « *évaluations du savoir-lire des élèves* » (Rémond)
- aider de manière spécifique les enfants les plus en difficulté grâce à un dispositif en plusieurs étapes (Goigoux)

Nous n'avons pas vocation, dans cette brève présentation, à nous prononcer sur le bien-fondé de chacune des démarches préconisées. Le travail conduit par l'équipe animée par Gérard Chauveau (*Comprendre l'apprenti-lecteur*, Retz. voir A.L. n°75, sept. 01, pp.21-24) constitue, à cet égard, une critique argumentée des positions de l'ONL qui défendent le bien-fondé d'une approche phonocentrée. Qu'ici soit développée l'idée selon laquelle, la phase initiale des apprentissages étant achevée, on peut consacrer davantage d'énergie à la recherche d'une compréhension, (point de vue de Fayol) tout en faisant de l'évaluation (point de vue de Rémond) le passage obligé d'une remédiation destinée aux plus fragiles (point de vue de Goigoux) pourrait être noté comme la marque d'une évolution. On peut aussi y voir le renforcement de la thèse initiale.

À sa naissance, l'ONL avait soulevé un vif intérêt. Beaucoup y avaient vu la volonté de se doter enfin de l'outil de compréhension des différentes thèses en présence dont tout le monde avait besoin. Or, loin d'être l'espace de confrontation souhaité, l'ONL s'est employé une fois encore à dégager un consensus autour d'une conception posée une fois pour toute comme indépassable et qui pourrait s'énoncer ainsi : il est un temps pour apprendre à lire et il en est un pour lire. Qu'on nous dise - comme c'est le cas ici - qu'après avoir appris, il faut « poursuivre l'apprentissage », ne suffit pas à nous rassurer, malgré son allure de compromis.

Jean-Pierre BÉNICHOU